

C'est l'heure, et il n'y en aura pas d'autre. Je veux dire : c'est l'heure, et quand elle sera passée, elle ne reviendra pas.

On aime bien comparer notre époque aux plus sombres du temps humain. Or quoi de plus insupportable que la Seconde Guerre mondiale ? Un empire totalitaire, tueur de tant de juifs et de tant d'autres hommes, y fut vaincu... grâce à l'abomination stalinienne ! Le rapprochement se comprend, mais il est absurde.

Nous vivons bel et bien un moment unique, unique depuis qu'*Homo habilis*, il y a près de deux millions d'années, a ouvert notre chemin. Tout au long de cette aventure inouïe, l'espèce aura constamment avancé. Découvert puis conquis des déserts chauds, des déserts froids, des îles lointaines, des forêts profondes, des marais, des montagnes puissantes, comme des plaines immenses, chevauché la mer, chevauché les airs et la terre, chevauché cette vie, qu'elle comprenait si mal. Dumas, notre génial Alexandre Dumas lui-même, écrivait dans son *Grand Dictionnaire de cuisine*, à la fin du XIX^e siècle, ces mots saisissants : « *Dans un cabillaud de la plus grosse taille (...), on a trouvé huit millions et demi et jusqu'à neuf millions d'œufs. On a calculé que si aucun n'arrêtait l'éclosion de ces œufs et si chaque cabillaud venait à sa grosseur, il ne faudrait que trois ans pour que la mer fût comblée et que l'on pût traverser à pied sec l'Atlantique sur le dos des cabillauds.* »

Le cabillaud, pour ceux qui l'ignorent, c'est la morue, poisson si abondant, si généreux, qu'il a fait d'innombrables fortunes, du haut de la Norvège jusqu'au pays des Basques. Et nourri son monde pendant des siècles. Dumas, mon cher Dumas du *Comte de Monte Cristo*, retrouvait, avec la confondante naïveté de son siècle, l'image de cette corne d'abondance nourrissant si bien Zeus lui-même. La mer ainsi que ses poissons n'avaient ni début ni fin.

En 1993 pourtant, le Canada fut contraint d'adopter un moratoire sur la pêche à la morue, jetant des dizaines de milliers de personnes au chômage. Les si fabuleuses réserves du Labrador et de Terre-Neuve étaient bel et bien épuisées. Un quart de siècle plus tard, malgré plusieurs annonces précipitées, la morue n'est pas revenue. Les hommes, comme Dumas en son temps, sont des adeptes de la pensée magique, et mécanique.

Beaucoup croient, quand ils y pensent quelquefois, qu'il suffit d'appuyer sur un bouton pour ramener la lumière. Mais un écosystème qui s'effondre, meurt, et il se moque de nos si petits désirs et de nos vaines arrogances.

Au fond, malgré le déni qui frappe tant des nôtres, nous sommes de plus en plus nombreux à savoir l'essentiel : La route suivie depuis deux siècles et demi — les grands débuts de la révolution industrielle — n'est qu'une terrible impasse. Il ne restera bientôt plus rien qui vaille d'être défendu. Les oiseaux, les primates nos frères, les papillons, les grenouilles, les abeilles, nous quittent en masse, sans esprit de retour. La mer est devenue un

taudis où l'on navigue au milieu de l'immondice et du plastique. Ses équilibres, vieux de millions d'années, ont été rompus en un siècle de pêche industrielle. La forêt brûle, partout. Le sol, ce badigeon fertile sur quoi tout repose, est attaqué par le sel et l'érosion — deux phénomènes désormais liés aux activités humaines. Il est empoisonné en profondeur par la déferlante mondiale de la chimie de synthèse. Nous ne serons plus épargnés. Le climat, dont la stabilité relative a permis l'émergence des civilisations historiques, menace de dislocation nos si fragiles édifices. Et la faim, cette horrible compagne, ne manquera pas d'être plus massive quand nous serons dix milliards, quand certains mangeront de la viande et des ortolans tandis que d'autres compteront leurs morts. C'est triste ? Oui, c'est triste. C'est tragique ? Oui, c'est tragique.

Mais moi qui vous ai mis en garde contre les comparaisons hasardeuses, je vous dois ma petite vérité personnelle. Je suis le fils d'un ouvrier communiste, et j'ai été élevé dans le culte de la résistance antifasciste. Celle des Manouchian, celles des maquis. À huit ans, je lisais et chantais à tue-tête — 3000 fois, 25000 fois ? — *Le Chant des partisans*, écrit sur un bout de carton qui a fini par se désagréger au bout des doigts.

Nous vivons tout autre chose, mais nous ne pouvons compter que sur la force morale prodigieuse des combattants de 1940, de 1941, de 1942, de 1944, de 1945. J'entends encore les mots d'un des couplets :

Montez de la mine, descendez des collines, camarades !

Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.

Il ne s'agit pas pour moi d'un chant de guerre, mais d'un appel à l'action immédiate. Et de tous, bien au-delà de nos divergences. J'ai lu ces dernières années *Alias Caracalla*, splendide livre de souvenirs de Daniel Cordier, qui aura bientôt 98 ans. En 1940, il n'est qu'un pauvre crétin royaliste, anti-sémite, nationaliste enragé. Il va devenir le secrétaire de Jean Moulin dans la clandestinité, bravant tous les risques, sortant des Enfers en sachant qu'il n'y a qu'une humanité, et une seule. J'ajoute volontiers : et une seule Terre.

Assurément, il faut sortir de la mine et descendre des collines, camarades humains. Et ne plus regarder en arrière, car derrière, brûlent nos vaisseaux. On ne peut plus reculer, on ne peut plus que se battre. Pour un, pour tous, pour tout ce qui est vivant.

René Char :

Hâte-toi de transmettre

ta part de merveilleux de rébellion de bienfaisance.

Plus loin : *Tu as été créé*

pour des moments peu communs.

Et encore : « *Si tu rencontres la mort durant ton labeur
reçois-là comme la nuque en sueur trouve
bon le mouchoir aride* ».

Qui aime la vie pour de vrai, ne saurait redouter la mort.